

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

L'étudiant se mit à cheval sur une chaise et appuya ses bras au dossier. Puis il posa le fourneau de sa pipe dans la paume d'une de ses mains. Morton prit un fauteuil près de la cheminée, et attendit que son serviteur parlât, ce qui n'arriva d'ailleurs qu'au bout de quelques secondes.

—J'ai été assez heureux, monsieur, pour vous être de quelque utilité l'autre soir, à un moment... difficile.

—Les yeux de Morton clignaient.

—Je sais, en effet, monsieur, que je suis votre débiteur.

—Oh! de fort peu. Quatre sous de chlorodyne, à peu près.

—De chlorodyne? demanda Morton, vaguement inquiet.

—Oui. J'ai dû vous en donner un peu pour vous faire dormir. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Quand vous avez été pris par le sommeil, j'ai pris, moi, la liberté de vous examiner pour m'assurer que vous n'étiez pas blessé. Et c'est ainsi que j'ai remarqué une fracture ancienne, du crâne. Serait-il indiscret de vous demander à quelle époque elle remonte?

—Pourquoi désirez-vous le savoir? dit assez vivement Morton.

—Mais simplement, répliqua l'étudiant, parce que la chose me paraît d'importance pour votre état de santé actuel et futur.

Le vieillard réfléchit un instant encore.

—Il y a six ans environ, se décida-t-il à dire.

—Ah!

Barnard s'était remis à fumer avec énergie.

—Vous en êtes-vous jamais ressenti depuis?

—Non, déclara nettement Morton.

—Celle... cette sorte d'attaque, que vous avez eue l'autre soir, vous ne vous rappelez pas en avoir eu d'autres, auparavant?

Jamais.

L'étudiant songea quelque instants encore. Puis il dit:

—Je crois, monsieur, qu'il n'est pas bon pour vous de rester aussi seul. Vous devriez vous créer des relations... aller, venir, causer, voir des choses. Vous vivez trop en fermé en vous-même.

Morton avait froncé le sourcil.

—Je n'ai pas d'amis, dit-il avec quelque tristesse. Et je ne désire pas en avoir. Mais pourquoi me dites-vous tout cela?

—Barnard suçait sa pipe.

—La blessure que vous portez au crâne, répondit-il, me paraît responsable de la crise de l'autre soir. Et si j'étais votre docteur, je vous ordonnerais ce que j'ai déjà conseillé: distractions, gaieté, causer, voir.

En d'autres termes, je vous dirais: si vous tenez à votre santé, à votre raison, à votre vie même, évitez les soucis, ne vous appesantissez pas trop sur les mêmes préoccupations.

Morton s'était levé.

—En vérité, monsieur, vous êtes bien bon de prendre cette peine pour un étranger. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais votre attitude me semble étrange, même pour un docteur.

—Elle l'est peut-être, répondit Barnard avec calme, mais vous n'êtes pas non plus un patient ordinaire. Je ne sais s'il vous plairait que je me montre aussi franc, mais je tiens à vous dire que si l'attaque de l'autre jour se renouvelait souvent...

—Et bien? dit Morton avec quelque impatience.

—Et bien, les crises commencent par durer beaucoup plus longtemps.

—Et puis?

—Et puis, ces crises, qui affectent passagèrement le cerveau, peuvent amener certains dangers.

—Pour moi?

—Et pour d'autres.

—Les deux hommes s'observèrent un instant silencieux. Leurs visages étaient devenus graves.

—Vous n'avez pas d'amis, monsieur Morton?

—Non.

—Peut-être avez-vous des ennemis?

—Les yeux du petit homme étincelaient.

—Monsieur Barnard, dit-il, d'un ton glacial, nous sommes encore des étrangers l'un pour l'autre.

L'étudiant s'était levé.

—Je regrette, dit-il, que vous interprétiez à la curiosité pure ce que je considérais comme un devoir professionnel. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

—Arrêtez! Vous avez raison. Vous m'avez surpris; mais je vous fais mes excuses. Et maintenant, si vous désirez que vous me rendiez un service.

—Volontiers.

—Si vous prévoyez, si vous pouvez prévoir une autre attaque, je vous prie de veiller sur moi, et de me soigner. Et j'espère qu'à partir de cette heure vous me permettraz de vous tenir compte de vos dépenses et du temps que vous passerez auprès de moi. Le marchand est-il conclu?

Barnard regarda son nouveau client avec quelque anxiété. La figure était honnête, soucieuse, triste. Le soupçon cédait.

—Conclu! dit-il.

Morton avait tiré de son portefeuille deux billets de cent livres.

—Il pourrait vous arriver, dit-il,

en exécutant ce regrettable contrat, d'avoir à dépenser plus d'argent qu'il n'y en a en votre possession. Prenez ceci, et disposez-en pour moi, si vous voyez apparaître d'autres signes de... comment dirais-je? d'éclipse mentale.

L'étudiant prit les billets, les plia lentement, et les mit dans sa poche.

—Et maintenant, vous avez dit tout à l'heure que ces accès pourraient devenir dangereux pour d'autres que moi-même. Je vous jure, monsieur Barnard, que vous ne jugez mal, et que je suis incapable d'un acte de violence. J'ai beaucoup souffert; on m'a fait beaucoup de mal, mon âme est agrie et j'aime ma vengeance, mais je me vengerai sans jamais m'avilir à mes propres yeux.

Barnard écoutait, sans un parole.

Il prit congé, remonta chez lui, regarda les deux cents livres et pensa:

—Cet homme est peut-être le plus habile criminel de la terre. Et cet argent, c'est peut-être le prix de mon silence!

XXI

MATHIEU BARTLE FAIT UN PEU D'ESPIONNAGE.

Quelques jours après sa querelle avec son fils au sujet de Monica Fernyhough, Robert Tangye aurait fait l'effet, à qui aurait pu le surprendre dans sa solitude, d'un individu bien malheureux. Sa chance, comme il l'avait dit lui-même, "paraissait morte." Sa fille adorée avait été assassinée, Mark avait ouvertement regimbé contre ses volontés, et des bruits alarmants répandus avec une habileté consommée, dépréciaient dans une inquiétante mesure le papier de la Compagnie de l'Oural.

Mais Robert Tangye n'était pas homme à se laisser abattre longtemps. Le courtier de Morton avait rapidement dégarassé le marché des paquets d'actions qui y tombaient comme tombent les feuilles mortes par l'ouragan; les rumeurs malveillantes s'étaient calmées et les valeurs avaient repris, avaient dépassé, même, leurs cours habituels. Il ne s'agissait plus que d'une audacieuse spéculation, qui ne mettait aucunement en péril l'existence ou le crédit de la Compagnie minière. Restait à découvrir l'auteur de la spéculation.

En ce qui concerne Morton, le but qu'il se proposait avait été atteint. Il était possesseur des deux tiers des actions ordinaires de l'Oural. Le troisième tiers appartenait presque exclusivement à Robert Tangye lui-même. Mais, comme les parts de Morton étaient nominalelement détenues par des personnages nombreux, aussi compliqués qu'insignifiants, il devenait bien difficile au roi du platine de deviner l'ennemi mortel qui venait de manoeuvrer dans ses eaux. Il pouvait se croire maître encore des destinées de la Compagnie minière, et Morton était trop habile pour le déromper trop tôt.

Quand Robert Tangye eut réussi à se rassurer, quand il fut certain qu'un demi-million de livres sterling n'avait pas disparu de ses caisses comme par quelque coup de baguette magique, ses pensées se tournèrent vers son fils Mark, qui venait de marquer d'aussi graves velléités d'indépendance. Il ne serait pas exact d'affirmer que les quelques heures écoulées depuis la discussion avaient modifié ses pensées, et mis quelque douceur au cœur du millionnaire. Il était douteux, d'ailleurs, qu'il lui restât un cœur, depuis que Gladys, sa seule affection sur terre, lui avait été enlevée. Il se disait plus qu'il n'aurait voulu copier, et à qui il voulait un dévouement de chien. Les natures les plus disgraciées ont de ces lagunes.

—Bartle, lui dit son maître, alors qu'il travaillait silencieusement à sa petite table, près du bureau somptueux du roi du platine, je vais vous donner une preuve de confiance et vous charger en même temps d'une mission délicate.

—J'en serai fort honoré, monsieur. En quoi puis-je avoir le bonheur de vous servir personnellement.

—En vous occupant de mon fils Mark. Il s'est amouraché ridicule-

ment d'une fille sans naissance, et nous avons eu à ce sujet une assez grave discussion.

—C'est bien regrettable, monsieur.

—En effet, Bartle, c'est très regrettable. Le nom de cette personne est Fernyhough. Elle est la fille de Benjamin Fernyhough, que j'ai dû congédier il y a quelque temps. Vous voyez, mon ami, que je vous parle avec la plus entière confiance.

—C'est bien. Voici maintenant ce que j'ai l'intention de vous demander. Il faudrait savoir véritablement après de cette jeune fille qu'il veut bien le dire, et en cas d'affirmative, la connaître moralement et déterminer, s'il n'y aurait aucune chance de la faire renoncer à ses ambitions avec de l'argent. Vous me comprenez bien?

—Oui, monsieur, fort bien.

—Voulez-vous essayer?

—Sans doute, monsieur, ne vous suis-je pas tout dévoué?

—Je le sais. Je désire que mon nom ne soit pas inutilement compromis dans cette affaire, et je me fie pour cela à votre tact.

—Vous pouvez être tranquille, monsieur, je suis adroit. En outre, j'affirme qu'aucune autre mission ne pouvait davantage me plaire. J'y mettrai tous mes soins, vous pouvez en être sûr, et j'avoue que s'il ne s'agissait pas de votre fils Mark, c'est avec grand plaisir que je l'accomplirais.

—Je vous avais donc bien jugé, merci. Rendez-moi compte aussitôt que possible.

Robert Tangye ferma minutieusement les tiroirs de son bureau, prit ses gants et son chapeau et sortit. Sa voiture le mit en quelques minutes à sa principale résidence de Park Lane.

Ah! celle-ci était bien vide, à présent. Gladys morte, Mark déshérité, Mme Tangye toujours malade, partie pour une cure indéterminable, il n'y restait que Bernard le fils aîné, sorte de citadin lourd et agosté, dont la présence ne faisait qu'irriter son père en des comparaisons perpétuelles avec la grâce de la jeune fille et de la haute intelligence de son frère.

Depuis le crime, et bien que les journaux n'en parlent plus, bien que l'opinion publique l'ait oublié, bien que l'enquête policière parût abandonnée, une ombre lugubre avait continué à planer sur la maison. Le silence y régnait; on n'y rencontrait que des fantômes soucieux, qui gisaient machinalement aux occupations quotidiennes et à qui le toit semblait littéralement peser sur la tête.

Robert Tangye se mit à table, en face de son fils, et tous deux dînèrent sans un mot.

Au même instant, Mathieu Bartle déambulait dans Quetta Street, sur le trottoir opposé au numéro 1. Ses yeux perçants eurent tôt fait d'étudier la petite maison dans tous ses détails. Une figure le gênait, pourtant; celle de Morton, qui, à une fenêtre au-dessus de la porte d'entrée, un chapeau de paille sur la tête, fumait un cigare. Un gros diamant luisait à un de ses doigts.

Qui ce peut-il bien être? se demandait Bartle. Assurément pas le futur beau-père, puisque je le connais. Un oncle de la jeune fille? Simplement un locataire? un locataire cossu, en tous cas; il a un beau brillant. Je le saurai. Mais ce que je voudrais voir, c'est la jeune fille. Et le patron ne m'a même pas dit à quelle elle ressemble.

Le secrétaire de Robert Tangye continuait à monologuer ainsi, suivant à petits pas son trottoir, lorsque deux hommes s'engagèrent dans Quetta Street par son extrémité ouverte—nous avons dit que cette rue se terminait d'un bout en cul-de-sac.

Ces deux hommes étaient élégants et paraissaient solidement musclés. C'étaient nos amis Jocelyn Barnard et Guy Chesters, autrement dit Mark Tangye. Ils arrivèrent près de Mathieu Bartle au moment même où

celui-ci se retournait pour une nouvelle promenade sur le trottoir. Les trois hommes se trouvèrent inopinément face à face, sous un des bacs de gaz qui éclairaient Quetta Street.

—Je vous demande pardon, messieurs, dit Mathieu Bartle suffisamment déconfit.

Mais Mark Tangye l'avait déjà saisi aux épaules.

—Qu'est-ce que vous faites donc ici, monsieur Bartle? Vous m'épionnez, je crois.

A continuer

PLAN SUGGERE POUR AMELIORER LES RUES BOUEUSES A PEU DE FRAIS.

Mercredi dernier le Commissaire Stone et l'ingénieur de Ville Willis ont travaillé à formuler un plan pour éliminer les rues boueuses de la ville, à peu de frais pour les propriétaires, pourvu que le consentement de ces derniers soit unanime et qu'ils approuvent le mouvement.

Trois grades de surface (surfacing) sont mis en avant dans le plan: Coquilles, à 21 le pied courant, graviers à 21.50, ou pierre de corne ("cherf"), petits cailloux, à 2.00. Le travail pourrait être fait par les employés municipaux (municipal repair plant), ou par contrats.

Pour ce genre de travail il n'est pas nécessaire d'avoir recours à aucun système de dessèchement de la sous-surface, ce qui éliminerait toute dépense à la ville.

Le Commissaire Stone et l'ingénieur Willis croient qu'aux prix fixés les propriétaires devraient prendre avantage de l'opportunité offerte d'améliorer les rues en face de leur propriétés: Pour faire ce pavage, il sera nécessaire que tous les propriétaires, de chacun des endroits spécifiés, signent l'accord (l'agreement).

(Crédit est donné au "Times-Picayune" pour la version anglaise; pour celle en français donnez, si cela en vaut la peine, crédit à Victorin Déjan).

WANTED—Reliable white woman to nurse and do upstairs housework. Telephone Uptown 654 J.

ON DEMANDE—Une servante de maison et une cuisinière, avec recommandations; bons salaires. S'adresser au No. 2320 Prytanica.

ON DEMANDE—Une bonne cuisinière blanche, s'occupant aussi du ménage, pour une petite famille; bonne chambre et bonne maison; salaires \$30 par mois. Phone Uptown 3702.

HERITAGE—Les plus proches parents de HORTENSE FROISSARD, mariée avec Laurent FLEURY le 28 Mai 1855, à la Nouvelle-Orléans, et qui serait décédée vers 1880, sont priés de se faire connaître à M. COUTOT, Avocat, 21 boulevard St-Germain, Paris.

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1843. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonnemier; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile J. Eucuyer; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Casabonne; Secrétaire, Paul Vanderborre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumy & Cie, 412 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Mateas Router; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Gémours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et charbonnet.

L'Athénée Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Clairborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixés par le comité; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Ibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John Bordes; Vice-Président, N. Charouchez F. Laudumy & Cie, 1112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, Incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabozies; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrivière; Secrétaire aux minutes, A. Daste, Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Eucuyer; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrivière; Trésorier, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Despax. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France Président d'Honneur; Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Laudumy; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, A. Gaillard. Local social Bordes; Vice-Président, N. Charouchez F. Laudumy & Cie, 1112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

WRIGLEYS

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find—

It is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to get **WRIGLEYS**

The Greatest Name in Goody-Land

WRIGLEYS SPEARMINT
THE PERFECT GUM AND MINT-LEAF FLAVOR

WRIGLEYS DOUBLEMINT
CHEWING GUM

WRIGLEYS FRUIT
CHEWING GUM

The Flavor Lasts

1200 New York Doctors Fighting Poison Gas.

Do you know that you folks at home as well as the brave boys "over there" are menaced by "poison gas"—the insidious kind that steals away health and the joy of living, in the perpetually recurring disturbances resulting from a gassy, sour stomach.

1200 New York physicians regularly prescribe JOHN'S DIGESTIVE TABLETS as the most perfect form of relief known for these stomach disorders. The TABLETS are highly beneficial for gastric and intestinal indigestion, heartburn, acid or sour stomach, flatulence and gastric catarrh. They sure do vanish that poison gas which is the basis of most stomach ailments, as well as banish bad breath which usually heralds that gas-filled stomach.

Get the TABLETS at your drug store. They insure quick, lasting relief by taking three to six dissolved in a glass of water or chewed before swallowing. Have JOHN'S DIGESTIVE TABLETS handy in the dining room for chronic cases of gastric or intestinal indigestion—as one or two TABLETS should be taken before each meal.

L. D. JOHNS CO.,
1123 Broadway New York City

The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, even possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

An ample reserve fund is set aside for pensions, accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much of such widely distributed, intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service